

mior coup de hache d'un commissaire du peuple, l'attroupement dont il se mit à fouiller dans toutes les chambres de cette demeure, sans découvrir le coupable qu'il cherchait, pour le livrer à la justice du pays. Comme ils allaient en finir avec cette perquisition officielle, qui faisait sourire Clisson, ils s'avisèrent de pénétrer hardiment dans la chambre d'une jeune fille; un homme osa porter sa main profane sur le lit de Fleurette, sur l'oreiller qui soutenait d'ordinaire la plus jolie tête de la ville; au même instant, on vit rouler sur le parquet de la chambre un livre météorique dont les feuilles laissèrent tomber, en s'entrouvrant, quelque chose de suspect qui ressemblait à une fleur de lis... Une fleur de lis et un livre de messe! la religion et la royauté, toutes deux alors en révolte contre la nation! Il y avait là, pour Clisson et Fleurette, de quoi se faire tuer au moins deux fois!...

On interrogea le père, qui tremblait de peur et de rage, et la fille, qui avait conservé toute sa fermeté, malgré le souvenir d'un dévouement qui était un crime.

— Quel est ce livre? demanda le commissaire du peuple.

— Il me semble que c'est un livre de messe! balbutia l'agent de police en couchant.

— Oui, c'est un livre de messe! répondit Fleurette.

— De qui tiens-tu ce livre!

— Je ne le tiens de personne, murmura Clisson..... Je ne crois qu'au diable!

— Jo le tiens de ma mère qui croyait en Dieu! répliqua la jeune fille; quant à l'histoire de cette fleur de lis qui vous effraie, c'est un secret, un secret de conscience, et je le dirai à mon confesseur, dès qu'il y aura, comme autrefois, un confessionnal pour les pécheresses repentantes!

— D'ici là, tu iras dire ton secret au tribunal du peuple!

— Mon cœur m'inspirera!

— La justice te jugera, belle repentie!

— Dieu jugera mes juges!

— Et Dieu te maudira, comme je te maudis! s'écria Clisson: « à bas les chouans! à bas les fleurs de lis! vive la république! »

Traduite à la barre d'un tribunal redoutable, Fleurette essaya de raconter l'histoire d'amour que vous venez de lire; elle n'oublia rien de tout ce petit mystère du cœur, dont les détails se trouvent tout entiers dans les journaux et dans les souvenirs de la révolution; elle parla des pieuses visites qu'elle rendait chaque jour à l'ombre de sa mère, un livre de messe à la main; elle parla de ce malheureux aristocrate que la foule poursuivait dans la rue Basse, et qu'elle avait recueilli dans sa maison; enfin, elle parla de la fleur qu'elle lui avait prise, et de l'amour qu'elle lui avait donné....

— Oui, s'écria Fleurette sans trembler, mais non sans rougir, je m'accuse d'avoir aimé un gentilhomme, je l'ai caché pendant huit jours, et à l'insu de mon père; un matin, j'ai réveillé en sursaut M. le comte de Figéac; je lui ai conseillé de fuir, et moi seule ai profité de sa fuite!

— Ta grâce est dans tes mains, citoyen! lui dit avec douceur l'homme du peuple qui présidait le tribunal; tu dois connaître le nouveau refuge de ce royaliste: où est-il? où se cache-t-il maintenant?

— Je l'ignore, répliqua la jeune fille;

mais ce que je puis vous apprendre à coup sûr, c'est qu'il est sauvé!

Quand à Fleurette, en était fait de sa vie, elle était perdue!

Près de mourir sur un échafaud, la jeune fille tira de son sein une fleur, la fleur de lis qu'elle avait trouvée le moyen de dérober aux visiteurs révolutionnaires; elle la glissa, bien secrètement, dans une boucle de ses cheveux; elle poussa un profond soupir; elle dit adieu de loin à celui qu'elle avait aimé; elle baissa la tête.... et les deux fleurs ensanglantées roulèrent dans le panier du bourreau!.....

LOUIS LURINE.

LE CANARD.

MONTRÉAL, 24 JANVIER 1880

Le "Canard" paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, ou 25 centimes pour six mois, strictement payable d'avance. On le vend aux agents huit centimes par douzaine, payable tous les mois.

Causerie pour le Canard.

INTRODUCTION.

Je ne voudrais pas commencer cette causerie, par les mots de l'éloge funèbre de Jean Bégin :

"Né de parents pauvres mais...-vateurs," j'ai trop de respect pour la vérité pour cela. Mon père était *colleur*...de bois, ma mère était...sa femme, quoi! la famille se composait de onze enfants vivants et de moi!...Je n'ai que cela à vous dire; mais lorsque nous étions tous réunis autour du chaudron plein de *sugamité*, il aurait été difficile de trouver une place entre nous pour une grande charrette—Encore moins pour un éléphant.

Une particularité remarquable qui accompagne ma naissance, c'est l'extrait suivant que je prends dans les registres de l'Etat civil de l'époque:—"Ce jour d'hui est né et a été baptisé Toussaint l'Espérance, âgé de trois ans!" Les commentaires sont permis; mais laissez-moi vous dire que c'est à cette circonstance que j'attribue la précocité qui fait la base de mon caractère.

A dix ans, on me mit à l'école, où je recueillis plus de coups de férule que de prix! Je réussis cependant à apprendre mon A. B. C., ainsi que l'addition et la soustraction—cette dernière surtout; car il m'est arrivé souvent de me soustraire—en faisant le *renard*—aux caresses du professeur; c'est même une des raisons qui m'ont toujours fait préférer cette règle à la *règle* de mon bourreau.

A quinze ans, je m'en allais en chantier; c'est là où je fis mes débuts dans l'exploitation des forêts; mon rôle n'était pas des plus brillants....j'avais à ramasser les....écopeaux! grâce cependant à mon application je reçus un bon jour, un arbre sur la tête, ce qui me fit retourner chez-nous, complètement dégoûté de la profession.

Quelques temps après, je me fis homme de lettres...porteur de lettres, veux-je dire. Ce nouvel emploi éveilla chez moi, le goût de la littérature, et je voulus étudier les grandes questions politiques dans le *Nouveau-Monde*, la

Gazette de Sorel, le *Courrier de Mackinongt*, l'*Eclair*, l'*Union des Cantons de l'Est*, le *Sorellois*, etc., etc. Malheureusement, il se déclara chez-moi un ramollissement de cerveau qu'on attribua à certaines causes que je ne veux pas nommer ici, de crainte de blesser la modestie de quelques personnes.

Voilà en deux mots comme un mille, un petit résumé de ma carrière. Je dirai en finissant que je me suis trouvé en contact avec toutes les classes de la société, et mes chers lecteurs, j'entends vous faire profiter des fruits de mon expérience. Vous allez en apprendre de belles! j'accepterai même toutes les suggestions qu'on pourra me faire. Ce que je voulais aujourd'hui, c'était m'introduire à vous, et vous donner en imagination une bonne poignée de main.

Sur ce, en avant la musique!

Votre tout dévoué,

LE PERE LOUISON.

Esquisse de Mœurs.

OU ALLONS NOUS?

Pères et mères cet article est pour vous!

Il arrive quelque fois que le *Canard* fait des excursions dans les différentes parties de la ville—histoire de voir ce qui se passe, et si toute est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. A deux ou trois différentes occasions il lui a été donné de se croiser sur la rue Dorchester avec une couple de *jeunesses* qui lui faisaient l'effet de filer le parfait amour. Jusque là rien de bien grave, c'est vrai; mais ce qu'il y a de plus piquant, c'est que notre philosophe, s'est adressé pour avoir quelques informations sur ce sujet, à plusieurs de ses amis, leur demandant de lui transmettre leurs réponses par écrit. Savez-vous ce qui en est résulté? Il y a à peine quatre jours de cela et déjà la rédaction a reçu douze lettres qui ont chacune leur description différente. Remarquez-le bien, il s'agit de familles de bon ton, de celles qui tiennent le haut du pavé. L'un des correspondants va plus loin, il nous a remis un billet doux, bien tourné, ma foi! et que le destinataire, nous en sommes sûr, aimerait fort à avoir en sa possession. Nous nommerons personne, qu'il nous suffise de dire qu'il s'agit d'un commis de magasin de gros qui va visiter, et rencontre la fille de son bourgeois—à l'insu du père, bien entendu. L'histoire va plus loin: il paraîtrait que certain soir, un jeune homme qui courtise la demoiselle pour le bon motif, a *posé pour le torse* dans le salon pendant une heure, tandis que l'objet de sa passion faisait, en plein air, en compagnie du commis en question, un cours d'astronomie, dont les planètes, Vénus et Mars faisaient le principal sujet. Qui nous dit que nos amoureux ne s'occupent pas des *étoiles filantes* à leur prochaine entrevue?

Eh! mon Dieu, cela se voit tous les jours! la demoiselle quitte la maison, un bon soir pour aller veiller chez une de ses amies; on attend son retour, la nuit s'écoule; le lendemain, les parents sont au désespoir. Tout à coup arrive un courrier avec une lettre de la belle égarée dans laquelle elle apprend aux auteurs de ses jours qu'elle est rendue à Québec ou à Toronto avec son bien aimé Horace ou Oscar, qu'ils ont contracté les *liens de l'hyménée*; le tout arrosé de larmes brûlantes—le papier s'en ressent quoi!—et accompagné de

supplications et de demandes de pardons! Que faire? on a des entrailles ou on en a pas! en a-t-on en géographie le mot: "Revenez;" on s'embrasse, et le gendre que son beau-père saluait jadis à peine dans la rue, devient l'associé de l'établissement. Et le tour est joué pas plus difficile que cela. Pendant ce temps là, le malheureux conduit est à manger mélancoliquement son boisseau d'avoine dans sa chambre solitaire. Nous pourrions peut être enseigner un remède pour éviter de semblable es-candales dans un prochain numéro.

LOUISON.



COUACS.

Notre grand confrère comique *La Patrie*, nous permettra-t-il de lui faire une suggestion? C'est un conseil tout amical et inspiré par les mobiles les plus purs. Il s'agit de la petite tartine qu'il met à chaque numéro au sujet des *vendus*.

Le *Canard* reconnaît que, dans le temps, cela avait son cachet d'originalité, ou plutôt de nouveauté. Après deux mois, ça commence à tomber sur les nerfs. On se surprend à plaindre ces pauvres *caractères* qui s'usent inutilement de jour en jour. Ne serait-il pas mieux de faire un cliché? Sans cela il est à craindre qu'en enlevant, l'article du journal, si, il ne reste plus que du plomb à pâté! Comme vous le voyez, c'est une question d'économie.

Un homme fécond comme publiciste, c'est bien M. Morissette, l'éditeur propriétaire du journal *l'Echo du Peuple*, sorti hier. Le cinetière des journaux est presque rempli de ses enfants. Même nous croyons ne pas nous tromper, en mettant à onze ou douze le nombre de ceux que le malheureux publiciste a fait dormir leur dernier sommeil. Ils naissent pourtant assez bien faits et surtout avec une énorme envie de vivre; malheureusement, est ce un défaut de constitution, sont-ils phthisiques. où considèrent-ils ce bas-monde comme indignes d'eux? Toujours est-il, qu'il s'étiolent et « virent ce que vivent les roses, » c'est-à-dire l'espace d'un numéro.

Sans savoir si *l'Echo du Peuple* aura le sort des autres, je vais conserver mon crêpe à mon chapeau. En tous cas—vous saurez?

A une assemblée générale des membres de l'Institut Littéraire de St. Michel Bellechasse, tenue le 8 janvier courant; les messieurs dont les noms suivent furent élus officiers pour l'année courante:

Président, M. Edmond Larochelle, 1er vice prés. J. F. Talbot, 2e vice prés. A. P. Lavergne, sec. arch. Arth. Talbot, sec. corresp. Sol. Forgues, trés. F. A. Mercier, bibliothécaire W. Twohey, ass. sec. arch. M. Ad. Lachance, ass. sec. corresp. M. Ad. Mercier, ass. bibliothécaire, Am. Forgues, gérant, Jos. Blouin.